

# Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 66

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248811>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR  
tout avis et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

# LE PAYS

## DU DIMANCHE

POUR  
tout avis et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27<sup>me</sup> année LE PAYS

## Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite).

### Réunion du pays à la France.

Porrentruy a été réuni à la France le 23 mars 1793 sous la dénomination de chef lieu du département du *Mont Terrible*, dérivé de Monterri, montagne des environs à une lieue environ à l'est, sur le point culminant de laquelle il y avait un camp romain. On prétend que la grande bataille entre Jules César général romain, et Arioviste roi des Germains dont il est fait mention dans les Commentaires, a été livrée dans la plaine qui s'étend au pied de cette montagne. \*)

L'affreuse guillotine fut bientôt en permanence sur la place publique ; on en fit l'épreuve sur un malheureux israélite, accusé faussement du cri sélitéux de *vive le roi*, et sur le forestier Jecker de Bonfol, accusé d'avoir désiré le retour des Autrichiens et le rétablissement du prince.

Bien après la Terreur, on nous fit voir des fenêtres de chez M. Triponez, l'exécution du fils Kroummer de Laufon condamné pour tentative d'assassinat ; il portait des béquilles, s'étant cassé la jambe par une chute de la prison au château, et la chemise rouge ; sa victime était un marchand ambulancier, d'horloges de bois,

\*) Le médaillon de la bibliothèque du collège, heureusement préservé du vandalisme, s'enrichit chaque année de nouvelles trouvailles provenant du Mont Terrible.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 10

## VAINCUE

— Simplement ceci : j'ai reçu une lettre de M. Comandre, écrite en hâte, sur une table de restaurant... On venait de l'aviser qu'un héritier déçu songeait à attaquer le testament de votre tante ; il me demandait l'adresse d'un avocat consultant.

— Au fait !... au fait !... — supplia Marthe.

— Eh bien ! le fait consiste en ceci — se décida enfin à expliquer le digne homme, la sueur au front. Votre frère m'a écrit entre 7 et 8 heu-

heureusement sauvé, il avait pris mon père pour défenseur. Ces sortes de spectacles font toujours une profonde impression sur l'esprit de la jeunesse.

Depuis la Révolution, la dépravation des mœurs était telle, que tout ce que le culte de nos pères avait de plus sacré, était voué aux plus ignobles outrages ; les églises changées en écuries, celle des Ursulines en salle de comédie, où les dévergondées venaient jouer « les Visitandines », après s'être fait porter sur des brancards par les rues, déguisées en déesses de Liberté.

Les *droits de l'homme*, œuvre sortie d'un cerveau brûlé \*) remplaçaient le catéchisme ; il était expressément ordonné de les apprendre par cœur aux enfants ; tout allait en décadence.

Cependant, il y avait encore des êtres vertueux que le vice n'avait pas gangrenés ; de ces précieux germes une vieille dame, veuve Béchaux, et une ancienne religieuse la sœur Rossé, donnaient aux enfants les premières leçons de l'Alphabétique en chantant : il fallait user d'une grande circonspection dans ces temps de calamités.

J'ai vu le terroriste Bernard de Saintes représentant du peuple, et le général Beurnonville logés à l'hôtel de Gléresse.

Sous le règne de la terreur, la guillotine exerçait partout ses ravages : ceux qui cherchaient à sauver leur vie de ce fléau destructeur, émigraient en Suisse.

Un jour de fin d'automne vers la Toussaint, me trouvant sur la porte d'entrée de la maison je vis un équipage s'y arrêter, et le cocher sur son siège élevé à la hauteur du niveau de l'impériale fixa mon attention, c'était la première fois que je voyais une voiture semblable ; il s'informa s'il pouvait parler à l'avocat Guélat chez qui on adressait les personnages qu'il con-

\*) On suppose Robes pierre en être l'inventeur.

res du soir, le 25 mai, et il terminait en me disant que si sa lettre était ainsi griffonnée, c'est qu'il voulait la jeter à la poste, avant d'aller passer sa soirée... pour se distraire un peu... à l'Opéra-Comique...

— A l'Opéra-Comique !... le 25 mai !... — exclama Clotilde terrifiée.

Marthe eut un cri désespéré, puis soudain se souvint.

C'était la mort simulée qu'il lui avait annoncée, voilà tout ; il avait profité de la première catastrophe se produisant : la Providence, qu'il invoquait pour l'aider dans sa tâche, l'avait amené à Paris juste à l'instant propice : Clotilde était veuve, et lui n'était pas mort... Ce serait trop horrible...

duisait ; nos parents étaient en ce moment au faubourg auprès du lit de mort de mon aïeul maternel, je m'empressai d'aller les chercher. Dès qu'ils parurent, les nouveaux arrivés étaient déjà au poêle \*) ; c'était une famille entière de Besançon de première noblesse de la Franche Comté, Mme d'Iselin, Mme la comtesse de Lanans, sa fille, Flavie assise sur un escabeau attaché au fourneau de faïence à réchauffer ses membres engourdis par le froid, et M. le marquis de Soran qui était le seul homme de la compagnie.

On leur avait refusé partout l'hospitalité par la crainte de se compromettre, et à force d'instances par la rigueur de la saison, on leur avait indiqué notre maison, disant en parlant de mon père : « Allez en toute sécurité, c'est un petit b... qui n'a peur de rien, et en effet, il était aimé du peuple et respecté. On les hébergea pour le mieux, après avoir mis la voiture en remise.

Ils restèrent tranquilles pendant près d'un mois, dont on profita pour veiller à leur sûreté allant tantôt à Besançon, à Belfort aux informations ; bientôt on apprit la nécessité de pousser plus loin leur pérégrination, et comme on avait des connaissances sur lesquelles on pouvait compter, on put les diriger convenablement dans l'intérieur de la Suisse par des sentiers dans les montagnes. Avant de partir, ils firent un cadeau digne d'eux : un déjeuner complet en porcelaine du Japon, d'une valeur considérable et un ovale dans son cadre doré, représentant une urne funéraire entourée d'un cyprès dont le branchage à en suivre le contour présentait à l'œil les profils de la famille royale. Ce médaillon après avoir été caché fort longtemps, orne encore en ce moment l'appartement dans la maison paternelle.

J'étais présent quand M. de Sorans en quittant notre logis dit à mon père : « Si un jour nous sommes assez heureux de rentrer dans

\*) Dans le langage de nos pères, le poêle signifiait la chambre de ménage. C. F.

Aussi, à la profonde stupéfaction du vieux tabellion, ce fut la veuve, délivrée par cette mort probable, qui manifesta de l'émotion, tandis que la sœur aimante, n'ayant que son frère à chérir, montrait un étonnant sang-froid.

— Avez-vous à Paris quelqu'un de sérieux, pouvant se charger des recherches ? — s'informait Marthe. Voudrez-vous envoyer tout de suite une dépêche à l'hôtel où est descendu mon frère ?

— Pour les recherches, j'ai l'homme nécessaire... Quant à une dépêche, j'en ai déjà envoyé deux, ce matin... l'une à M. Comandre... l'autre au gérant de son hôtel.

— Eh bien ? — interrogea Clotilde tremblante.